Causerie donnée par le Baron André Greindl,
le 11 décembre 1949

Préambule.

Maître Paul PARENT, Président du Cercle Gaulois, avait créé une association de douze ménages recevant à tour de rôle à dîner. Notamment: le Chevalier et Mme Albert de Selliers de Moranville; Monsieur et Madame Edouard de Selliers de Moranville; Monsieur et Madame Raoul Hayoit de Termicourt; Comte et Comtesse Raoul d'Aspremont Lynden; le Marquis de Ségonzac; Monsieur et Madame Paul Parent.

L'association s'appelait "Confidences". Le dîner était précédé d'une conférence donnée, à tour de rôle, par les messieurs. Le premier sujet était imposé: il fallait parler de soi-même.

Chères victimes !

Je n'ai pas trouvé ce soir d'autre manière de m'adresser à vous. En effet, j'ai longtemps balancé entre différents sujets de causerie. Jamais femme en gésine n'a connu mes souffrances. Encore, que je ne sois accoutumé de mettre au monde, encore fallait-il que le fruit de ma parturition ait l'heur de vous plaire. Mais un sentiment satanique a surgi en moi.

Puisque je vous ai, là devant moi, à ma merci, pourquoi ne pas vous torturer avec un sujet qui me passionne : l'ionisation par choc, les phénomènes de résonance des gaz, le pouvoir organisateur de l'oeuf.

Que sais-je encore ? Que vous dire d'intérêt général ?

Plusieurs conférenciers brillants m'avaient précédés. Un érudit nous avait parlé de démonologie, un grand français nous avait parlé d'un autre grand français, le Maréchal Lyautey, une fine cravache nous avait initiés aux mystères du steeple et un maître de la parole, nous avait raconté de savoureuses anecdotes.

Mon bon coeur a pris le dessus; j'ai renoncé à mes sujets scientifiques et avec une modestie qui rejoint celle de Sacha, je vous parlerai ce soir de moi-même.

Mon type étranger vous aura déjà étonné et je vais vous faire ici ma première confidence: je suis en réalité un cocktail.

Le premier Greindl qui fit son apparition en Belgique occupait une charge à la cour de Charles de Lorraine en 1745. Son fils, magistrat belge, fut le père de Léonard Greindl, lieutenant général, ministre de la guerre en 1857. Léonard Greindl avait épousé une française, la marquise Foulé de Pruneveau. Son fils, Jules Greindl, mon grand-père, une portugaise, de mère finlandaise et de grand-mère russe. Voilà la recette du cocktail !

Du côté de ma mère, depuis toujours, il n'y eut que des alliances belges ou françaises. Le premier Mesdach de ter Kiele connu, fut tué à la bataille de Cassel en 1302. Cette famille, dont l'arbre généalogique est complet, est actuellement éteinte.

Aucune alliance espagnole et cependant un type ibérique prononcé. Que croire ? Si les registres indiquent bien le nom du père, une mère n'aurait-elle pas commis un impair ? Et puisque je vous ai parlé d'un cocktail, c'est des éléments composants que je vous entretiendrai surtout ce soir.

Je remonte à mon arrière grand-père, diplomate portugais, qui se rendait en poste à Saint-Pétersbourg. A l'époque, le bateau était le moyen de transport le plus rapide..A bord, se trouvait une ravissante finlandaise, aussitôt remarquée par lui. Le bateau ayant pris feu, mon aïeul n'hésita pas à sauver la plus belle et l'ayant ramenée saine et sauve à la nage lui demanda pour toujours la main qu'elle lui avait tendue dans un instant de détresse ! Je suis très fier d'avoir trouvé cette élégante formule et je suis persuadé que vous êtes réconfortés de voir que la tradition des grands orateurs n'est pas encore perdue.

Mon arrière grand-mère, la belle finlandaise, s'appelait la baronne de Schernval. Elle était tante du maréchal Mannerheim et avait une mère russe.

Mon grand-père, Jules Greindl, avait épousé une portugaise, la comtesse Correia Hendriquez de Seisal. Revenant d'une croisière à l'île Madère, je marquai à mon père l'étonnement d'avoir découvert là un village s'appelant Seisal. Il m'expliqua alors que Seisal était le berceau de la famille de sa mère. Le nom de Correia, qui veut dire en portugais courroie, ceinturon, fut donné à la famille parce que l'ancêtre, défendant le pont-levis d'un château, eut le poignet coupé et perdit son épée. Il continua à se battre de l'autre main à l'aide de son ceinturon. Les armoiries comportent depuis une tour et un pont-levis.

Mon arrière-grand-père, Léonard Greindl, dont je vous ai parlé tout à l'heure, avait, vous ai-je dit, épousé une française, fille du marquis Foulé de Pruneveau. Celui-ci condamné à la guillotine, put s'évader et émigrer en Belgique grâce à la complicité de son ancien valet de chambre, mais celui-ci, qui était révolutionnaire convaincu, lui fit promettre de renoncer définitivement à son titre. Monsieur Foulé tint parole jusqu'à sa mort.

Quant à mon aïeule portugaise, elle avait une soeur très originale qui, s'étant rendue de Bruxelles à Lisbonne en bateau, fut tellement incommodée par le mal de mer, préféra épouser un portugais plutôt que de faire le voyage de retour. Elle épousa rapidement un portugais, mais voyez combien est malicieux le destin ! Par gracieuseté pour mon grand-père, le Portugal n'eut rien de plus pressé que de bombarder son beau-frère diplomate... et de le nommer en poste à Bruxelles !

La carrière diplomatique de mon grand-père fut fort longue puisqu'elle dura cinquante sept ans. A de brillantes qualités d'érudition il joignait des connaissances spéciales telles que les mathématiques supérieures. Très original, il était aussi fort distrait. Il débarqua un jour à Lisbonne en bonnet d'astrakan; il faisait torride, mais il avait quitté St Pétersbourg par un froid glacial et ne s'était pas aperçu du changement de température.

Original, il l'était ! Attachant fort peu d'importance à la question vestimentaire, à la suite d'un pari de cinq francs avec un de ses amis, il revint de Constantinople à Bruxelles, en robe de chambre verte à revers roses !

Il y a quarante ans que je raffole du bridge et je me demandais pourquoi, lorsque j'ai appris que mon grand-père, ayant retrouvé à Constantinople quelques amis, les réunit à l'Ile des Princes où ils jouèrent consécutivement cinquante quatre parties de whist. J'ai naturellement depuis, battu ce record et voici comment.

Jeune officier et disposant d'un congé exceptionnel de trois jours, avec trois amis nous décidâmes de faire un match de bridge de trois jours et trois nuits. Il fallait trouver un local ouvert en permanence et nous découvrîmes l'idéal ! Le café Saint-Antoine, rue des Croisades. Il existe toujours. D'autres messieurs y jouaient gravement aux cartes et des dames, en manteaux à grands carreaux, leur apportaient régulièrement de l'argent. Nous étions nous, assez mal vus de la clientèle, car nous réglions nos consommations nous-mêmes, aucune grâce féminine ne se chargeant pour nous de ce soin. C'était choquant pour les habitués. Environ toutes les heures, une bagarre,homérique éclatait dans l'établissement. A la porte se tenait un portier en livrée, un grand hercule noir, qui, sans examiner le fond de la querelle, empoignait ensemble les deux plaignants et les expédiait d'une

venue sur le trottoir d'en face. Il était évidemment respecté de tous.

C'est en 1934 que je fis partie de l'équipe belge chargée de défendre nos couleurs au tournoi international de Vienne. C'était un match plutôt de résistance. Il fallait jouer tous les jours 90 donnes dupliquées ce qui représentait plus de 10 heures de bridge. 22 nations participaient.

Une charmante hongroise s'était prise d'amitié pour l'équipe belge et un jour, vers quatre heures du matin, nous invita aimablement dans un restaurant de nuit qui ouvrait précisément vers cette heure là pour les noctambules. Elle parla confidentiellement au maître d'hôtel et après une longue attente, arrosée de champagne, on apporta en grande cérémonie une énorme soupière d'argent. Notre amphytrionne nous annonça un plat national ! Dans la soupière mijotait un waterzooi gantois classique ! Je ne sais pas encore à l'heure actuelle, si c'est Marie-Thérèse qui dota la Belgique de cette merveille culinaire ou bien si c'est un des trésors qui nous furent honteusement dérobés par la domination autrichienne.

Mon grand-père, fumeur invétéré, n'arrêtait pas, depuis son tub du matin jusqu'à son coucher, de fumer de noirs cigares mexicains qui empestaient l'atmosphère. Il descendait à Bruxelles à l'hôtel Mengel et, dès son départ, on faisait venir une équipe spéciale pour rendre à nouveau son appartement habitable, tellement tout était imprégné de nicotine. Au cours d'une ascension du Popocantepelt, mon grand-père avait contracté un asthme qui ne le quitta plus jamais et, s'il devait lâcher son cigare, ce n'était qu'un instant pour se faire une vaporisation nasale lui permettant de recommencer à fumer.

Doué d'une étonnante mémoire, il racontait une foule d'anecdotes drôles mais dont on ignorait la fin parce que,

rient lui-même. Ils [illegible] terminaient toujours par une violente crise de tous.

Son frère, aussi original que lui, trouvait plus commode le soir de dire à son fidèle valet de chambre : "Joseph, dites mes prières !" Ses histoires étaient invraisemblables, mais toujours précédées de l'affirmation : Joseph était là". Un jour, que son histoire avait passé les bornes de la crédulité, il eut soin d'ajouter: "Joseph n'était pas là".

Mon grand-père avait rapporté d'Orient beaucoup de colliers d'ambres et, en bavardant avec un interlocuteur, jouait avec ses chapelets à la manière des orientaux.

Ayant été en poste dans beaucoup de pays, il parlait et écrivait dix-huit langues. Il avait étudié: l'assyrien, le sanscrit, connaissait à fond l'arabe. Il passa les trente dernières années de sa carrière à Berlin et un jour que la police avait recueilli un individu que personne ne pouvait comprendre, le chef de la police du Reich eut l'heureuse idée de l'amener à mon grand-père pour qui ce fut un jeu de s'entretenir avec lui. Comme il remerciait mon grand-père de son aimable intervention, il répondit avec modestie: "Pourquoi me remercier d'un talent de portier d'hôtel ? ".

Au cours d'un dîner donné par un de ses amis turcs, ma grand-mère se brûla la gorge avec un pilaff trop épicé, mais stoïquement, ne broncha pas. Depuis l'âge de 29 ans elle ne put s'alimenter que de purées passées aus tamis les plus fins. Elle se rendait aux dîners précédée par ses tamis dont la privation l'aurait condamnée à l'inanition.

Jeunes, mon frère et moi, étions passionnés de l'aviation naissante. A l'insu de nos parents et pour leur réserver une surprise, nous avions construit une aviette de cinq mètres d' envergure.

Un jour, mes parents étant absents, nous décidâmes d'aller

inaugurer notre aviette aux carrières de sable d'Uccle. Il y avait une différence de 25 mètres de niveau et nous nous proposions de nous élancer dans le vide après avoir pédalé de toutes nos forces. Etant le plus jeune et par conséquent le plus léger, je devais inaugurer l'appareil. Hélas ! Place Paul Janson, une brise légère cassa net la paire d'aile et mit fin à notre rêve d'Icare, tout en me sauvant la vie.

Passionné de microscopie et ayant découvert chez un libraire le très rare traité du docteur van Heurck sur les diatomées de Belgique, j'en fis l'acquisition en l'échangeant contre un livre totalement dépourvu d'intérêt d'après moi. C'était une édition originale de "Thyl Uilenspiegel" illustrée par Rops. La découverte de cet échange ne me valut guère de félicitations et le libraire fit une sérieuse grimace lorsqu' il s'est vu contraint d'annuler le troc.

La guerre de 14-18 ayant éclaté, mon père, chef d'Etat Major de la 6 D A, partit en campagne et fut rapidement rejoint par mon frère, qui à 16 ans 1/2 s'engagea aux grenadiers. Trop jeune pour être accepté à l'armée, le bureau de la Place de la rue Royale m'accepta comme civil militarisé. J'avais un beau brassard aux lettres S.M. (Service militaire) et étais chargé d'un tas de courses diverses.

Les allemands ayant occupé Bruxelles, je repris mes études. A Saint-Louis nous étions quatre camarades réfugiés au fond de la classe afin de vivre en paix. Un jour que notre discussion était devenue trop animée, le professeur s' écria: "le dernier banc, sortez !". Nous ne fîmes ni une ni deux et précipitâmes notre banc par la fenêtre. Hélas, le recteur passait et n'apprécia pas la finesse de notre plaisanterie. Cela nous valu quelques ennuis.

Comme tout jeune officier du génie, mon père eut au début de sa carrière un terrible accident. Occupé à charger des douilles au fulminate de mercure, il vit entrer un sapeur la pipe aux dents et une explosion formidable se produisit.

Après un an à l'hôpital d'Anvers, mon père sortit guéri et célèbre. Il fut le premier officier belge désigné pour suivre les grandes manoeuvres japonaises. Il s'y rendit par le Transibérien, mais rentra par la Chine rapportant quantité de coffres contenant robes de cour, kimonos, ivoires, plumes d'autruches, véritable magie pour nos yeux d'enfants.

Je fis, en 1914, plusieurs tentatives d'évasion et ne réussis qu'à la troisième, en 1917. Partis à pied de Bruxelles, à huit, nous passâmes la nuit à Louvain puis, toujours à pied, nous nous rendîmes à Sichem, où nous retrouvâmes nos guides et douze autres candidats à l'évasion. Nous tombâmes dans une embuscade, plusieurs furent blessés et d'autres faits prisonniers. Egaillés dans la campagne, nous pûmes nous regrouper le lendemain et comme au cours d'une tentative précédente, j'avais été caché huit jours dans la sacristie de l'église de Sichem, j'y retrouvai de l'aide et de l'abri. Dans la nuit qui suivit, nous arrivâmes aux fils électriques gardant la frontière. En plein passage des cadres, les sentinelles allemandes firent feu. Il s'ensuivit une bagarre et cinq d'entre nous furent électrocutés.

Sur 23 partis de Bruxelles, nous arrivions à trois en territoire neutre hollandais. Très aidé en Hollande par les réfugiés belges, je pus partir, onze jours plus tard, pour l'Angleterre.

Bien que sérieusement escorté, notre convoi de deux bateaux fut torpillé en plein midi par un sous-marin. Le bateau sur lequel je n'étais pas coula en six minutes sans laisser un survivant. C'est ainsi que je puis vous raconter l'histoire.

Afin de pouvoir circuler vers les frontières, il était indispensable de truquer mon identité. Ma mère avait pu me procurer une carte d'identité où je m'appelais Aloÿs Prim, sujet de nationalité suisse et voyageur de commerce. Hélas, le service qui le lui avait procuré, comprenait un traître et ma mère fut arrêtée quelques heures après mon départ.

Son Excellence le marquis de Villalobar télégraphia au Roi d'Espagne qui intervint auprès du Kaiser, disant que l'on avait arrêté la comtesse Greindl. L'empereur donna des instructions. Un conseil de guerre condamna ma mère à dix ans de travaux forcés et à une forte amende, puis lui donna lecture de l'ordre de Sa Gracieuse Majesté l'Empereur d'Allemagne de lui laisser la liberté.

Après onze jours à Folkestone, j'eus une traversée vers Calais sans ennuis et commençai mon instruction comme fantassin au camp de Constances, puis comme artilleur à Eu.

Enfin, je pus rejoindre le front dans la batterie du capitaine Gustave Rolin. Celui-ci fut tué à ma pièce par un 130 autrichien et je terminai la guerre sous les ordres de son frère Henri, qui devint plus tard Président du Sénat.

Nous étions en position avancée dans le secteur de Nieuport, à Groendyck Plage, et passions les nuits dans un boyau creusé sous une dune. En cas d'alerte aux gaz, la consigne est d'évacuer les abris en mettant rapidement son masque. Je constatai avec terreur que j'avais perdu la vue jusqu'au moment où je découvris que j'avais oublié d'enlever les tampons protecteurs de mes verres de lunettes. En avril 1918, à l'observatoire MR2, à Nieuport, nous fûmes cette fois-là bien gazés à l'hypérite et mes camarades, plus gazés que moi, furent atteints de cécité pendant un an.

On nous annonça notre relève par une unité française. Nous avions un brigadier observateur, arlonais, très lettré, original et flegmatique et qui, comme soins de toilette, se contentait de se poudrer le visage après s'être rasé. Le secteur des dunes était très favorable au développement de deux enneminsdu soldat: les rats et les poux. Selon le règlement, le groupe d'ártillerie français qui devait nous relever, détacha deux militaires en personnel d'installation qui s'adressent devant moi à notre brigadier pour information. A la question posée: "Alors, le petit belge, les totos sont-ils abondants ? " notre brigadier mit la main sous l'aisselle et,

au hasard de la cueillette ramena trois pensionnaires. Les français étaient impressionnés, mais le furent encore bien plus quand ils virent notre brigadier les ramener au chaud, là d'où il les avait extraits.

Passés dans le secteur d'Ypres, nous eûmes l'inoubliable émotion de participer à l'offensive libératrice. Piétinant à la crête de Passchendaele, nous observâmes la nuit des lumières inquiétantes dans une petite ferme. Les civils libérés prétendaient que s'y cachait un espion allemand. On mit sur pied une escouade, qui de nuit et sous la pluie battante, entoura la ferme et le lieutenant interrogea la fermière qui se prétendait seule. Une perquisition fut organisée et dans une mansarde nous découvrîmes, non pas un espion allemand, mais un de nos observateurs, qui chaque nuit abandonnait son poste pour aller conter fleurette à la fille de la fermière. Un éclat de rire homérique s'empara de nous, mis à part notre observateur et la fillette surpris dans le plus simple appareil. Le conseil de guerre fut sévère, car il y avait abandon de poste. Moi, je n'oublierai jamais cette histoire d'espion.

Après une brève carrière d'officier dans l'active, j'ai demandé mon passage à la réserve et redevins civil.

C'est en 1931, au cours d'un bal, que me trouvant au buffet avec la fille de la maison, je l'entretenais des splendeurs que peut offrir au microscope la terre diatomifère d'Alger, de Naples, de Cuxhaven. Des multiples lignes que présente selon le grossissement la Pleurosigma angulatum, des infusoires, des protozoaires, que sais-je. C'était l'épouse rêvée, mais elle me révéla après notre mariage qu'elle n'avait rien écouté, trop préoccupée de quelques jeunes filles que l'instinct grégaire avait groupées le long des murs. S'il y a les erreurs judiciaires, il y a aussi les erreurs tout court. Ma femme ne jouait même pas au bridge. Cependant, elle devint rapidement une brillante virtuose, plus enthousiaste encore que moi.

Et puisque nous parlons bridge, voici deux histoires.

Il y a quelques mois, le conseiller de la légation de Turquie me renseigna un coup nouveau auquel il avait assisté. C'était une partie entre grecs retors. Ayant déclaré un grand schelem en pique, le déclarant annonça: j'ai 150 d'honneurs. L'adversaire de droite ayant protesté, il fit l'impasse à la dame de pique et gagna son contrat. Cependant, comme je répétai cette histoire, quelqu'un me dit: elle est incomplète. Le joueur de droite, qui possédait la dame de pique, inscrivit gravement sur sa feuille les 150 d'honneurs. Le déclarant fit alors l'impasse de l'autre côté... et perdit le contrat.

La pire des corvées militaires était celle des multiples gardes que devaient assurer les officiers. On en manquait beaucoup vers 1924 et il arrivait fréquemment en une semaine d'être trois et même quatre fois désigné comme officier de garde. Je dus même une fois faire trois jours de garde d'affilée, le lundi étant jour férié. Devant la perspective de passer trois jours seul dans l'immense caserne Sainte Anne de Laeken, j'invitai par télégramme onze amis à dîner et à jouer au bridge. J'avais fait préparer un menu soigné ! Consommé oeufs pochés, filets de soles, rognons madère, céléris farcis et ananas au kissch. Personne ne venant, je me mis seul à table et, pour amortir les frais, mangeai cinq fois le même menu. Je ne décolérais pas et le mardi mon ordonnance triomphant m'annonça fièrement: "mon lieutenant, je sais maintenant pourquoi personne n'est venu. J'avais oublié d'envoyer les télégrammes ! "

Ce sont les premières étoiles qui font le plus plaisir car c'est un jour marquant dans la carrière.

Adjudant candidat sous-lieutenant, je fus envoyé en garnison à Malines avec un camarade. Nous étions en butte aux vexations d'un vieil adjudant de carrière qui ne pouvait supporter l'idée qu'un jour deux jeunes comme nous allaient sous peu le dépasser en grade.

Le jour où nous lûmes au Moniteur notre nomination, nous décidâmes, un peu émus et très fiers, de faire ensemble notre entrée à la caserne. Le hasard, qui parfois fait bien les choses, fit que notre adjudant se trouvait à la porte. Il se cala en position et nous fit le salut réglementaire et mon camarade, humoristique à froid, le gratifia d'un "bonjour, fils" tout à fait protecteur. L'adjudant passa au rouge écrevisse, puis au violet et se précipita au bureau de son unité pour demander son changement de régiment.

En 1924, désireux de passer en garnison à Bruxelles, le ministère me désigna pour la DTCA, arme nouvelle en formation à la caserne Sainte Anne à Laeken.

En 1927, je passai à la réserne et en 1940, commandant de réserve, je pris le commandement d'une unité flamande, mais dont 52 % des hommes étaient wallons. Je commandais en flamand, ce qui était réglementaire, et faisais suivre immédiatement la traduction en français, ce qui ne l'était pas, mais faisait que j'étais compris de tous. Je puis vous dire, que sans les politiciens, il n'y aurait jamais eu de question linguistique à l'armée. Mais on a tellement échauffé l'esprit des flamands qu'ils ont fini par être convaincus qu'ils étaient des victimes.

C'est peu avant mon départ de l'armée active que se présenta à Laeken un incident regrettable. L'instruction et le commandement se faisaient en français. Une mauvaise tête flamande refusa d'obéir à l'exercice parce que commandé en français. L'instructeur, pantois, me fit appeler. Trois minutes plus tard, j'étais devant la batterie et je hurlai au soldat : "Présentez armes" Il obéit. "Reposez armes" Il obéit. Alors je lui criai de façon à être entendu par toute la caserne: "Mon ami, Charles-Quint a dit: "On parle le français à Dieu, l'espagnol à sa maîtresse, le flamand aux cochons !" Plus jamais le soldat ne protesta. Il fit même un excellent service Mais quel drame politique si cela s'était passé de nos jours.

La batterie que je commandais, après un séjour dans les Flandres, fit un bref séjour à Saint-Hubert, puis s'installa au canal Albert. Son personnel était bien entraîné et le matériel bon. Nous eûmes la chance d'abattre onze avions et même de faire prisonniers l'aquipage d'un avion abattu par nous aux portes de Malines. A Oost-Eecloo, nous fûmes bombardés par une escadrille de Fokker et fort démolis. J'en sortis avec deux côtes cassées et un hématome du rein. Mon groupe reçut une belle citation au bout de huit jours.

Vint la capitulation et l'occupation allemande.

Ma famille s'était réfugiée en Dordogne et je ne retrouvai à Bruxelles absolument personne. Prévoyant une guerre de quelques semaines j'achetai un jambon d'ardenne et 50 kgs de café.

Il fallait assurer le ravitaillement de toute une famille et les timbres de ravitaillement vous permettaient à peu près de mourir de faim.

Les belges s'organisèrent vite un marché noir de premier ordre.

J'étais en relation avec un service de renseignements et je rencontrais tous les jours, à la Toque Blanche, rue de l'Evêque, mon correspondant. En même temps, j'en profitais pour circuler avec une valise et faire, dans les environs, mes approvisionnements. Je fis ainsi la connaissance d'un petit rouquin, appelé François, débrouillard comme pasun, qui était le roi du marché noir. Il tenait ses assises au café des Cuisiniers, au coin de la rue Grétry. Cette relation fut pour moi des plus précieuses et vous allez savoir pourquoi.

Nous avions autour de Waulsort et d'Ardoye quelques fermiers et , plusieurs fois par an, faisions un long voyage en train, faute de voiture, avec de grosses valises où nous entassions : beurre, oeufs, lard et viande. C'était pénible et marchait très bien jusqu'au jour où les allemands publièrent un édit proclamant interdit le transport de la viande et du beurre par des particuliers sous peine d'un an de prison et 10.000 marks d'amende. Nous étions précisément à Waulsort avec deux valises de 30 et de 20 kgs, contenant ces précieuses marchandises.

Consternation ! Lorsque ma femme me dit: mettons les

valises aux bagages, expédiées d'un faux nom à une fausse adresse. Arrivés à Bruxelles, si le contrôle du ravitaillement les a saisis, nous ferons les morts, sinon on nous les remettra contre le ticket de bagages. Je trouvai l'idée excellente et nous l'exécutâmes.

Arrivés à Bruxelles, nous envoyâmes chercher les bagages au Quartier Léopold par notre chauffeur. Celui-ci revint consterné, car il avait vu nos valises au dépôt, avec les scellés du ravitaillement.

Nous perdions deux valises et cinquante kgs de vivres mais étions à l'abri des poursuites, lorsque notre fille nous déclara qu'elle avait mis dans les valises ses livres de classe avec nom et adresse exacte ! Catastrophe.

Après une nuit blanche, comme il s'agissait d'une affaure d'alimentation, je décidai de consulter un technicien en l'occurence le fameux Monsieur François à qui j'allai raconter mon affaire. Il me demanda le billet de bagages et proposa de me retrouver dans un hôtel de la rue du Pépin le soir à 7 heures. Je devais apporter 2.500 frs.

A 7 heures, contre remise de mes 2.500 frs, pourboire remis à la patronne de l'hôtel, je recevais mes deux valises intactes. Ebloui de la réussite, je demandai à M. François comment il avait réalisé ce tour de force ? "C'est bien simple, me répondit-il, ici à l'hôtel se trouvent en pension un colonel et un major allemands. La patronne leur a dit : - ces cochons de contrôleurs ont saisi mes valises. Si vous voulez dîner ce soir, débrouillez-vous, voilà le ticket de bagages. " Et les deux officiers supérieurs allèrent chercher les valises que le contrôle n'osa naturellement pas leur refuser.

L'heure avance et je profite de cette dernière minute pour vous remercier de votre écoute attentive et vous adresser une prière.

Puisque vous dînez ici, ne dites pas en sortant :

L'esprit n'était pas prompt,

que la chère était faible !